

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme! Guerre populaire jusqu'au communisme!

Union Communiste de France
Marxiste-Léniniste

La situation actuelle
sur le front de la philosophie

1977

Contre Lecourt et Althusser

Lyssenko encore une fois

« C'est désormais un jeu d'enfant de déclarer en tout et pour tout que Lyssenko était un charlatan, et que toute sa fortune a tenu à l'arbitraire de Staline. Mais c'est une entreprise autrement périlleuse de s'attaquer en marxiste à l'histoire du lyssenkisme. » C'est ainsi qu'Althusser introduit le livre de Lecourt [« Lyssenko, histoire réelle d'une science prolétarienne »]

Entreprise périlleuse, voilà qui n'est pas immédiatement compréhensible. Entreprise intéressante en tout cas, et qui promet beaucoup. Ce qui est en effet en jeu dans l'affaire Lyssenko n'est rien d'autre que la question des rapports de la révolution prolétarienne à la pratique scientifique.

Il est clair que pour un marxiste cette question n'est ni strictement historique ni de l'ordre des spéculations pour « après » la révolution. Elle est actuelle. Dans les pays impérialistes, la science est en crise. Crise des contenus d'abord, avec dans la

plupart des branches une situation caractérisée par un éclatement, un cloisonnement des pratiques. Les grandes synthèses datent maintenant presque toutes de plusieurs décennies.

Et, dans le même temps, développement parmi les scientifiques eux-mêmes des critiques et des luttes contre les pratiques scientifiques en tant qu'éléments dans la superstructure de la lutte de classes de la bourgeoisie contre le prolétariat et le peuple.

Guerre impérialiste, pillage du tiers monde, division du travail, médecine : autant de domaines où la lutte de classes sur la question de la science est ici et maintenant, partie prenante de la lutte de classes d'ensemble.

Comme il en est de même sous dictature du prolétariat, et que la Révolution culturelle montre qu'il s'agit là d'un front où la lutte est particulièrement complexe et acharnée et qui constitue toujours un point d'attaque privilégié des révisionnistes, on conçoit aisément qu'une histoire « marxiste » du lyssenkisme ne saurait se faire que pour le présent, et conduit nécessairement à des prises de positions politiques sur les tâches des scientifiques dans la lutte de classes en France aujourd'hui.

[Le danger de l'entreprise serait-il là ? Althusser et Lecourt vont-ils se livrer à des analyses impitoyables susceptibles de les mettre en danger à l'intérieur du P.C.F. ? Voilà qui entretient, autour de ces oppositionnels, un suspense de bon aloi : David, armé de la « théorie », va engager quelques passes d'armes avec le Goliath révisionniste.]

Incidentement, il est légitime d'attendre d'une pareille entreprise des éléments de clarification de l'histoire de l'U.R.S.S. jusqu'en 52, qui soient d'une autre nature que les ratiocinations d'Elleinstein, ainsi que de celles des partis communistes, en particulier du P.C.F., qui se saisirent en 48 de cette « affaire Lyssenko ».

Entreprise d'autant plus intéressante que, dans son avant-propos, Althusser nous affirme catégoriquement que la racine des erreurs est politique, qu'elles relèvent d'une ligne politique et que leur traitement doit être politique.

Enfin, nous allons donc être dispensés de ces explications mécanistes en termes de privilège donné aux forces productives sur les rapports sociaux de production, ainsi que des balivernes sur la bureaucratie, pour entendre parler de politique, c'est-à-dire de lutte de classes, et, dans ce cas précis, de lutte de classes aussi dans la superstructure ! Et nous aurons par conséquent également les éléments de la définition d'une politique révolutionnaire aujourd'hui sur ces questions.

Certes, on peut, dès l'avant-propos, s'étonner quelque peu de ce que, parlant de faire le bilan des erreurs, Althusser semble conduit, par sa conception du primat heuristique de l'erreur, à ignorer le bilan de masse qu'en font, en pratique et en théorie, le peuple et le Parti communiste chinois...

Mais entrons dans le livre, sans faire ici de procès d'intention.

I. L'art de l'introduction qui n'introduit rien

Lecourt commence par présenter l'affaire telle qu'elle éclate en 1948 au sein du P. C. F.

On apprend à cette époque qu'une session de l'Académie des sciences d'U.R.S.S. vient de consacrer, à l'issue d'une longue lutte, la victoire de Lyssenko, tenant de la biologie mitchourinienne, sur les tenants du mendélisme.

La contradiction entre les deux camps se donne en termes de contradiction antagonique entre deux sciences : la science prolétarienne et la science bourgeoise, dont les théories seraient

tout simplement fausses.

Les scientifiques du P.C.F. sont alors sommés de prendre parti pour la science prolétarienne, et les philosophes se mettent au travail (après ceux d'U.R.S.S. tel Mitine) pour montrer que cette théorie des deux sciences est cohérente avec le marxisme-léninisme. Voilà ce que Lecourt retient principalement du large et vigoureux débat qui se tient à cette époque en France.

Et Lecourt de s'étendre longuement sur le grave cas de conscience que pose aux scientifiques du P.C.F. convaincus du caractère erroné des thèses de Lyssenko leur fidélité au parti, sur l'héroïsme de ceux qui choisissent la science tout en gardant au fond d'eux-mêmes leurs convictions communistes, et du tort considérable que fit cette affaire au P.C.F. en écartant de lui, et du marxisme, nombre d'intellectuels.

On entrevoit dès lors à qui va s'adresser Lecourt : à ces intellectuels et, plus encore, aux jeunes intellectuels que l'existence passée de telles affaires et leur absence de « bilan » continuent, selon lui, à éloigner du P.C.F. Passe encore, c'est le contenu qui compte. Or, ce qui est à proprement parler stupéfiant, eu égard aux intentions et surtout à la référence « marxiste » annoncée, c'est que Lecourt évacue d'entrée de jeu la question de la lutte de classes en science comme question pertinente !

Dans sa façon de poser le problème, rien n'est réfuté, rien n'est discuté, rien n'est démontré, tout est énoncé, et c'est au nom de la raison raisonnante, du gros bon sens de ceux qui, dans le champ clos de l'expérimentation scientifique, considèrent leur pratique comme totalement hors de la lutte de classes. Lecourt s'adresse à ses lecteurs comme si entre eux et lui il y avait ce savoir, tellement évident qu'il peut rester implicite: quel lamentable délire que cette affaire des deux sciences !

Nous savons bien, nous, que, en dehors de quelques aspects concernant « les conditions matérielles et sociales de la recherche, ce qu'aperçoit le premier sociologisme venu » (p. 33), la science n'est en rien affaire de lutte de classes. Évidence qui ne soulève alors éventuellement que la question du pourquoi de ce « délire ».

Et pourtant, et cela Lecourt n'arrive tout de même pas à le dissimuler, l'ampleur même et la vigueur du débat qui eut lieu en 1948, dans et hors du P.C.F., vient bien de ce que la question posée, même si elle fut en effet mal posée par l'affaire Lyssenko, est une question réelle.

Et le débat fut loin de se résumer au crétinisme des injonctions bureaucratiques de prendre le parti de Lyssenko. Il faudrait d'ailleurs expliquer ce crétinisme et ces injonctions, mais cela conduirait Lecourt à prendre position sur le P.C.F. de l'époque, et il ne le fait pas. [Est-ce dangereux ?]

Sur l'intérêt du débat, un témoignage, ce texte de J. Desanti, cité en note par Lecourt (p. 32) : « *Qu'il y ait une science bourgeoise et une science prolétarienne fondamentalement contradictoires, cela veut dire avant tout que la science est elle aussi affaire de lutte de classes, affaire de parti. [...] Si la science est oeuvre de classe, comment comprendre alors l'objectivité de son contenu ? Comment comprendre l'unité, certaine, de son développement ? [...]* »

La science est le fruit du travail humain, et dans ce travail l'homme détermine la nature telle qu'elle est en elle-même. Transformer la chose en soi en chose pour nous, cela veut dire : s'attaquer à la nature brute au moyen des outils que l'on forge à son contact et, par ce travail, apprendre à la dominer. Or cette transformation n'est pas le fait de l'homme isolé ; elle utilise des outils, elle s'exerce dans le travail. Elle est donc le fruit de la société tout entière : dans la manière dont elle s'exerce se reflète l'état des forces productives qui soutiennent tout l'édifice social ; se reflètent donc aussi les intérêts de la classe dont

l'activité sociale porte en avant les forces productives et soutient la forme d'organisation du travail. Le contenu de la science doit donc retenir l'unité dialectique des deux termes de cette transformation : le travail humain d'un côté, la nature de l'autre.

Cette unité est proprement ce que Lénine appelle "la chose pour nous", ou, en d'autres termes, le secteur déjà dominé par la pratique humaine.

Cette relation dialectique doit aussi se retrouver dans le développement de la science. Ce développement a toujours un contenu social : comme tel il est toujours relatif à l'état des forces productives, toujours lié aux luttes de classes (souvent par des liens éloignés), toujours expressif des intérêts et de la conscience d'une classe.

Mais ce développement exprime par là même le degré de maîtrise et de domination qu'une société donnée a réalisé sur la nature, il contient donc et utilise, même lorsqu'il l'élargit, le secteur déjà dominé de la nature. Par là s'explique que la science soit une dans son développement et cependant liée d'un lien nécessaire aux luttes de classes ; par là s'explique que le contenu de la science soit objectif et cependant exprime le point de vue de la classe dominante ou ascendante. »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce texte pose une question réelle et appelle de la part du « marxiste » Lecourt une prise de position, puis, s'il n'en est pas d'accord, une réfutation argumentée. Or que nous dit Lecourt ?

« Ce texte est sans doute la justification la plus systématique du lyssenkisme. Il a l'intérêt exceptionnel d'affronter sans détour les questions philosophiques cruciales posées par la théorie des "deux sciences" : une imprudence devant laquelle la plupart des philosophes soviétiques reculaient au même moment » (p. 33).

Eh bien, Lecourt, malgré le caractère crucial des questions ainsi

posées, ne commettra pas lui non plus l'imprudence de les aborder. Décidément, nos althussériens acceptent de courir certains dangers, mais pas trop! [En citant cependant ce texte, il en court un, celui de passer lui-même, même aux yeux des lecteurs peu avertis, pour un charlatan.]

2. Comment construire une démonstration « marxiste »?

Ces questions cruciales étant évacuées dès la page 33, que va bien pouvoir nous démontrer Lecourt dans les 150 pages restantes ?

Tout d'abord, puisqu'il faut bien une cible et argumenter contre une thèse quelconque, il s'en choisit une sur mesure : celle qui affirme que Lyssenko était un paranoïaque et que le fait qu'il ait réussi à entraîner des millions d'hommes dans son délire est un « cas, à la vérité unique en notre temps et presque prodigieux, de délire idéologique collectif » [Thèse réaffirmée par Monod en 1970 et citée page 74 par Lecourt].

Attention, nous dit doctement Lecourt, les choses ne sont pas si simples, et, malgré la difficulté d'accès aux archives [Argument maintes fois repris et dont la fonction est en fait d'être une courtoisie envers les tenants de la thèse qu'il "attaque" : je ne vous en veux pas, vous ne pouviez pas savoir... Argument particulièrement démagogique, car les « archives » sont assez ouvertes pour que d'autres avant lui aient bien entamé l'analyse marxiste de l'U.R.S.S.], je suis en mesure de vous prouver que ce délire avait une base matérielle.

C'est vraiment le cas de lui renvoyer ici que le premier sociologisme venu s'en fût douté ! Mais, enfin, on se prend des adversaires à la hauteur de son entreprise. Quant à la pseudo-démonstration, puisqu'elle a évacué les « questions cruciales », elle va tenter de se donner une allure marxiste, en remplaçant, n'en déplaie à Althusser, la politique et l'analyse de la lutte de classes par une articulation des instances.

Le délire, nous dit Lecourt, vient de ce que la science a été saisie et instrumentée par autre chose qu'elle-même. Dans cette « dialectique » structurelle de l'interne et de l'externe, l'externe qui saisit la science éternelle pour la pervertir, c'est d'abord l'économique et en particulier les problèmes de la transformation socialiste des campagnes, puis, après 48, la superstructure étatique qui s'en sert pour monter une sombre machination idéologique d'Etat.

Au passage, et bien que cela soit « un jeu d'enfant », nous aurons droit à une explication du caractère non scientifique des thèses de Lyssenko.

Ainsi vont se développer, sous la forme apparente d'une critique marxiste - critique d'une thèse idéaliste et métaphysique par une argumentation matérialiste et dialectique - les lieux communs les plus ordinaires sur la science et sur l'U.R.S.S. Démonstration incomplète, cependant, Lecourt en convient (qu'on critique et qu'on fasse mieux, dit Althusser).

Un marxiste, n'est-ce pas, n'avance que prudemment en théorie, et puis les archives... En vérité, c'est le discours démagogique qui continue. A travers ses quelques thèses et hypothèses prudemment avancées, Lecourt poursuit son dialogue implicite avec les scientifiques qu'il veut rallier et distille au passage toute une série de thèses faussement marxistes, maniant à la fois la ruse traditionnelle des intellectuels bourgeois pour éviter d'avoir à prendre position sur des questions délicates et l'affirmation massive de contre-vérités.

3. Combat dans la théorie

Cohérent dans sa méthode d'exposition, avec sa thèse de l'instrumentation de l'interne - la science - par l'externe, Lecourt nous livre d'abord un survol de l'interne, du « combat des lyssenkistes », description empirique du développement de leurs théories et de leur pouvoir.

En 1927, le lyssenkisme n'est d'abord que la redécouverte d'une technique agronomique : la vernalisation des blés qui permet d'accroître considérablement les rendements. L'Etat soviétique encourage alors toutes les recherches (y compris en génétique) susceptibles d'accroître les rendements agricoles, et donne par conséquent une diffusion importante aux techniques de Lyssenko.

La période 1929-1935 voit, outre la découverte d'autres techniques incontestablement efficaces comme la plantation estivale des pommes de terre et l'hybridation végétative, un début de systématisation des techniques de Lyssenko en une théorie du développement des organismes vivants, des végétaux en particulier, et de l'hérédité. Lyssenko s'appuie alors sur l'œuvre d'un arboriculteur, Mitchourine (mort dans les années trente), et cette « biologie mitchourinienne » s'oppose sur des points essentiels à la génétique de Mendel.

A partir de 1935, Lyssenko reçoit l'appui de philosophes, en particulier Present, et entreprend de démontrer que la « biologie mitchourinienne » est compatible avec les thèses du marxisme-léninisme, ce qui ne serait pas le cas des thèses de Mendel. Celles-ci se voient qualifier d'idéalistes et de métaphysiques ; bref, elles seraient complètement erronées.

Après la guerre, cette systématisation donne de plus en plus lieu à des « applications » comme la plantation des arbres en nid, qui contrairement aux premières découvertes de Lyssenko, ne sont pas le fruit de la pratique expérimentale mais d'inductions à partir de la théorie, et qui conduiront à des échecs retentissants.

A partir de 29, la lutte pour le pouvoir dans les organismes concernés de l'appareil d'Etat s'engage entre les tenants des deux biologies, et elle prend un caractère d'acuité croissante après 1935, sans pour autant que l'une des tendances l'emporte nettement sur l'autre, l'Etat et le parti s'abstenant jusqu'en 1948 de prendre position sur l'ensemble des questions telles qu'elles sont

soulevées par la polémique (mais ils continuent à soutenir fermement l'application des techniques lyssenkistes). En 48 encore, si les lyssenkistes sont forts dans l'administration du ministère de l'Agriculture et les stations expérimentales, les mendélistes gardent de solides positions dans l'Université et les laboratoires de recherche.

1948 marque la défaite des lyssenkistes et l'interdiction de l'enseignement et de la recherche en génétique, et ce jusqu'aux années 1960.

De ce survol, Lecourt tire deux questions qui vont organiser sa « démonstration » des raisons du succès du lyssenkisme.

- Pourquoi la hâte du parti et de l'Etat à généraliser les techniques lyssenkistes et à en tirer une théorie agronomique générale ?

- Pourquoi cet appel au matérialisme dialectique, au marxisme-léninisme, pour régler le mouvement du développement et des applications de cette théorie?

A ces deux questions, deux réponses qui sont la description d'instrumentations. Réponse à la première question : c'est à cause d'une ligne totalement techniciste du développement des forces productives à la campagne qui « exigeait » une « nouvelle théorie agronomique » et qui l'a donc « fabriquée » sur la base des techniques lyssenkistes.

Réponse à la deuxième question : c'est pour, en élaborant la théorie des deux sciences, exercer une dictature sur les intellectuels et les asservir à un régime dont par ailleurs ils sont les privilégiés (à condition d'être du côté de la bonne science). Une machination idéologique d'Etat en direction des intellectuels : le bâton de la carotte, en quelque sorte.

4. Staline, décidément...

L'analyse que nous donne Lecourt de la phase de collectivisation des terres en U.R.S.S. est fort succincte et pourtant centrale dans son raisonnement.

Selon lui, « la collectivisation fut, en définitive, conçue et pratiquement appliquée dans les conditions de violence qu'on connaît, comme un moyen technique d'accroître les rendements, notamment en matière de production de céréales » (p. 94).

« Cette conception et cette pratique économistes-technicistes découlent de l'analyse qui est alors faite de la "crise" de la N.E.P., analyse "économique" qui explique tout par la coexistence de deux "bases techniques" [Remarquons simplement ici le caractère extrêmement empirique du concept de « base technique ».

La collectivisation change principalement les rapports de production, dans leur composante de rapports de propriété] différentes de la production : les grandes unités industrielles modernes d'une part, la petite production arriérée agricole d'autre part. Rétablissez la symétrie, unifiez ces deux bases techniques en supprimant la petite production agricole et en constituant à la campagne de grandes exploitations collectives, et vous aurez résolu la question, car vous constaterez que "la collectivisation ouvre la possibilité d'un développement illimité des forces productives à la campagne" (Staline) » (p. 95).

Mais ce n'est pas tout, continue Lecourt, car, pour Staline (comme d'ailleurs pour les autres lignes alors en présence, Boukharine), le développement des forces productives transformera par lui-même la « mentalité » des paysans qui s'en trouveront rapprochés de la classe ouvrière ; et « ainsi sera amorcée, par un bouleversement de la technique lié à la collectivisation, la solution définitive de la question politique cruciale de l'unité des paysans et des ouvriers » (p. 95).

Cette politique, faute d'avoir fait un bilan correct des difficultés de la fin de la N.E.P., « accomplit par la force la collectivisation des terres et réalise en même temps ce court-circuit prodigieux de s'en remettre à une révolution « technique » pour produire une révolution idéologique. « D'un côté la technique, de l'autre l'idéologie : ce couple d'où la politique réelle est escamotée tient lieu dérisoirement de politique, qui n'est que violence et répression. »

Une fois la collectivisation réalisée dans ces conditions, les mauvaises récoltes de 1931 à 1934 ne pouvaient être perçues et pensées que comme « la conséquence d'une nouvelle inadéquation technique, la dernière à réduire, entre la base nouvelle - les exploitations collectives - et les mises en oeuvre qui ont été empruntées aux pays capitalistes. La révolution agricole, réalisée en puissance par la collectivisation, suppose pour passer à l'acte une révolution dans la science agricole" (p. 96).

Et Lecourt cite Vodkov qui, en 48, déclare : « La collectivisation agricole a marqué un revirement révolutionnaire des plus profonds qui, par ses conséquences, est comparable à la révolution d'octobre 1917. Il s'est constitué une nouvelle forme massive d'exploitation agricoles : les kolkhozes. L'histoire de l'agriculture n'a jamais connu une telle forme d'économie. La science agronomique, telle qu'elle s'était formée en régime capitaliste, ne pouvait répondre aux exigences des kolkhozes. Il fallait créer une nouvelle théorie agronomique fondée sur la doctrine de Lénine et de Staline. »

Lyssenko, avec ses techniques efficaces, aurait alors trouvé, face aux généticiens qui se signalaient par l'absence totale d'applications concrètes de leurs thèses, un terrain très favorable au développement de sa théorie agronomique générale. Mais ce n'est pas tout...

Le lyssenkisme n'a pas seulement joué le rôle d'une solution «

technique » en grande partie imaginaire aux problèmes agricoles de l'U.R.S.S. « Comme formation imaginaire, il a en outre assumé une fonction idéologique importante dans la formation sociale des années quarante, trouvant dans ce redoublement de fonction et dans cette transposition des raisons de durer. »

Cette nouvelle fonction, c'est d'être le ciment idéologique des meilleurs travailleurs de l'agriculture socialiste, des kolkhoziens de choc.

En 1948, les lyssenkistes sont d'ailleurs constamment désignés du terme de stakhanovistes.

La ligne politique suivie à la campagne aurait pour effet une « différenciation sociale de type nouveau » entre simples kolkhoziens et cadres-techniciens dont l'idéologie se cristallise autour de deux mots d'ordre successifs de Staline : « La technique décide de tout », puis « Les cadres décident de tout » [La rigueur n'étouffe pas Lecourt !

Le mot d'ordre de Staline est: « Une fois la ligne politique fixée, les cadres décident de tout. » Ce qui pose donc non pas tant la question abstraite des cadres en général, mais celle de l'élaboration de la ligne et du rôle des cadres, donc du parti, dans ce processus.]. La forme « agricole » de cette idéologie fut le « lyssenkisme ».

Voilà donc l'analyse de Lecourt. Or de quoi s'agit-il? D'une caricature destinée à masquer une réalité : l'existence d'une lutte de classes sur la question de la science durant la période ici considérée.

Caricature ? Sa présentation de la collectivisation de l'agriculture véhicule sur cette question les lieux communs bourgeois les plus éculés.

On ne peut prétendre faire l'histoire de cette période avec deux

morceaux de citation de Staline et une, datant de 48, du célèbre marxiste-léniniste Vodkov. Trois remarques seulement sur cette période.

1) Le moins que l'on puisse attendre d'un marxiste est qu'il parte de la lutte des classes. Or la réalité de la collectivisation entre 1932 et 1935-36 fut celle-ci : lutte des classes extrêmement aiguë, dont les camps s'étaient formés et les forces accumulées pendant la N.E.P., elle se fit dans un véritable mouvement de révolte des paysans pauvres contre les koulaks. Cela n'eut rien à voir avec le processus que nous présente Lecourt où les paysans auraient été l'objet passif sur lequel se seraient exercés le technicisme et la violence stalinienne.

Quant aux erreurs de la ligne politique suivie jusqu'en 36, on n'apprend rien en la qualifiant d'économiste et encore moins en la déclarant techniciste. Elles sont plutôt à rechercher, si tant est qu'elles existent, dans le rôle joué par le parti dans le mouvement des masses paysannes. Il semble aujourd'hui, et ce qui permet de l'avancer c'est la pratique du Parti communiste chinois sur ces questions, que le Parti communiste bolchevique n'a pas su correctement clarifier, au sein du mouvement paysan lui-même, la cible, les enjeux, le rythme nécessaire de la collectivisation.

Résultat : échec relatif de l'alliance des paysans pauvres avec les paysans moyens, élargissement de la cible au-delà des koulaks, méthodes souvent erronées de répression de ceux-ci. Insuffisances dans la direction politique par le parti d'un mouvement qui, une fois engagé, se déroule largement en dehors de lui ; insuffisances liées à la trop faible liaison du parti aux masses paysannes. Voilà l'hypothèse sur l'origine de ce que Staline évoquera lui-même quand il dira que la collectivisation s'est effectuée « trop vite » sous la direction d'un parti grisé par le succès.

2) A la fin de la collectivisation, un bilan est tiré par le PCUSb, bilan dont participe effectivement la nouvelle Constitution de 1936

qui pose que « les démarcations entre la classe ouvrière et la paysannerie, de même qu'entre ces classes et les intellectuels, s'effacent et que disparaît le vieil exclusivisme de classe ». C'est qu'une période aux problèmes entièrement nouveaux s'ouvre.

Qu'on se souvienne de la difficulté qu'avait eue Staline à faire admettre le simple principe de la nécessité pour construire le socialisme de transformer les rapports sociaux de production, donc en particulier les rapports de propriété à la campagne, et l'on mesurera les difficultés qu'affronte alors le parti bolchevique devant des problèmes absolument nouveaux dans l'histoire : la poursuite de la réduction de la contradiction ouvrier/paysan et de la contradiction ville/campagne, une fois la collectivisation réalisée pour l'essentiel, problèmes directement partie prenante de la question des modalités concrètes du dépérissement de l'Etat.

S'ouvre alors, jusqu'à la guerre, une période de débat et d'expériences (en particulier sur l'extension à donner au travail collectif, à la propriété privée) où semble cependant dominer la conception suivante : la contradiction ville / campagne et la contradiction ouvrier/paysan se réduiraient à une contradiction entre propriété d'Etat et propriété collective.

La voie de leur réduction serait alors une extension de la propriété d'Etat. Nous savons, maintenant, que cette voie est autrement complexe et passe par une série d'étapes de transformations qualitatives du système de propriété collective et de l'ensemble des rapports sociaux de production, par l'industrialisation des campagnes, par la transformation de l'appareil d'Etat lui-même.

Cela, en Chine, s'est amorcé avec la création des communes populaires qui incluent l'unité de base de production agricole dans une unité plus vaste, à la fois agricole, industrielle, militaire, culturelle, et cellule de base de l'appareil d'Etat en même temps qu'élément de son extinction : tout autre chose donc que les kolkhozes.

3) Il est incontestable que la transformation des rapports de production, à la campagne comme dans l'industrie, permet un développement important des forces productives, et qu'elle exige non pas une nouvelle « théorie agronomique », formulation en effet erronée, mais que la lutte de classes soit portée dans la sphère de la pratique scientifique afin que celle-ci se transforme pour servir les masses paysannes. Mais c'est là l'autre aspect de la question, celui que justement Lecourt ne veut pas aborder.

Le lyssenkisme comme ciment d'une couche de bureaucrates agricoles n'est pas plus convaincant, car, à l'époque décrite dans cette partie du livre, Lecourt dit lui-même que les universités et centres de recherches sont mendélistes. Alors ? A chaque secteur de l'appareil d'Etat son petit ciment, contradictoire avec celui des autres ?

Ce n'est pas ainsi qu'on peut rendre compte de l'apparition et du renforcement d'une nouvelle bourgeoisie, si c'est cela que Lecourt évoque. Mais il est vrai qu'il se cache derrière les mots de « différenciation sociale », car s'avancer plus sur ce terrain exigerait de lui une périodisation, des prises de position sur le caractère de classe de ces « couches », ce qu'il tient à éviter soigneusement, comme cela se verra encore mieux plus loin.

Relevons malgré tout au passage un exemple de la méthode de Lecourt : son utilisation du terme de stakhanovisme. Le stakhanovisme fut un mouvement, ce mouvement a une histoire, une histoire divisée peu connue. On connaît bien par contre le sens que la bourgeoisie a donné à l'adjectif qui en fut tiré.

Lecourt, sans vergogne, emploie le terme dans son sens bourgeois le plus plein, encore l'évidence implicite. Signalons-lui [Antiphrase, car en fait Lecourt le sait très bien, mais il n'est pire sourd...] quand même

que lorsqu'à ses débuts le stakhanovisme fut un véritable mouvement de masse, son aspect principal était la lutte contre la division entre travail manuel et intellectuel, contre la dictature des techniciens et ingénieurs bourgeois sur les usines.

Qu'il contenait en lui-même les éléments qui allaient se développer en une idéologie productiviste, quel marxiste s'en étonnera ? C'est son histoire divisée qu'il faut faire. Au lieu de quoi, nous avons les appels du pied les plus sordides aux certitudes épaisses des réactionnaires.

Mais il n'est pas nécessaire ici de réfuter longuement Lecourt sur ces questions, d'ailleurs très complexes, car toute sa construction a, à l'évidence, un autre but. En échafaudant à grand-peine la thèse que les dirigeants soviétiques auraient vu dans la contradiction entre « base nouvelle » (la collectivisation) et techniques agronomiques anciennes la contradiction motrice de la construction du socialisme à la campagne, Lecourt se construit une explication sur mesure du succès du lyssenkisme, qui lui permet de masquer les enjeux réels de la lutte qui s'est alors développée sur la question des sciences.

5. Feu sur l'Académie !

Car, enfin, voyons les faits. Entre 1930 et 1948, la théorie de l'hérédité et la génétique en général sont dans un état de relative stagnation. Les découvertes sur le programme génétique, sur la composition de l'appareil logique utilisé en génétique, sur les applications pratiques de la génétique sont pratiquement inexistantes en Union soviétique.

Cette carence est-elle due à ce que l'on se trouve, selon les termes de Lecourt, dans une « fourchette d'improductivité » de cette science qui ne s'expliquerait que par la lenteur du procès d'autoproduction de la connaissance scientifique ?

Nous l'expliquerons, nous, par l'absence générale, dans le corps de l'Académie soviétique, d'un véritable point de vue matérialiste révolutionnaire.

Cette absence ne tombe pas du ciel, elle vient de ce que perdure à cette époque en U.R.S.S. une idéologie bourgeoise et en particulier dans les organismes d'Etat tels que ceux de la recherche scientifique.

En U.R.S.S., la plupart des scientifiques sont emprisonnés dans le corps de pensée et de pratiques qu'impose l'idéologie bourgeoise. Des spécialistes confinés dans leurs laboratoires et cultivant un solide mépris pour les techniques et les connaissances empiriques des masses, voilà ce qu'ils sont. A chaque « savant » son morceau de réel, et qu'il se débrouille. La génétique met à l'ordre du jour la question de la composition chimique des gènes, mais les chimistes sont « ailleurs ».

Il n'y a aucune conception matérialiste dialectique de la recherche. La science soviétique n'échappe pas aux limites de la pratique scientifique bourgeoise. Les masses populaires n'ont pas détruit l'Académie.

Le lysenkisme, ce fut d'abord la volonté de lutter contre cet état de fait. Volonté de briser les obstacles qu'impose l'idéologie bourgeoise au développement de la science, volonté de transformer radicalement les rapports des scientifiques à la lutte pour la production, à l'expérience empirique accumulée par les masses populaires, volonté d'orienter la recherche en fonction des besoins du peuple, telle fut incontestablement, au moins avant 48, une des raisons essentielles du soutien apporté par le parti et l'Etat à Lyssenko.

C'est tellement vrai que Lecourt lui-même ne peut éviter d'en donner des indices, comme cette permanente volonté de

transformation des généticiens qui s'exprime dans la recherche de compromis (un congrès est réuni par le parti en 1936 pour tenter une synthèse des apports des deux écoles), ces critiques des excès commis dans la polémique des partisans de Lyssenko, accusés d'anti-intellectualisme ; comme cette constante référence, dans les débats, au caractère utile pour le peuple des techniques lyssenkistes ; comme, enfin, l'affirmation que la destruction des rapports sociaux féodaux et capitalistes libère une force sociale de transformation du mode matériel illimitée.

Il y a eu conscience de la nécessité et volonté affirmée d'attaquer le quartier général de la bourgeoisie dans le domaine des sciences, pour employer un vocabulaire « chinois ».

Mais il est tout aussi incontestable que cette volonté s'est transformée en son contraire : ce qui se manifeste non pas tant dans l'opposition science prolétarienne / science bourgeoise en elle-même que dans le fait que cette opposition prétend se fonder sur des contenus, et même moins : sur des « thèses » scientifiques contradictoires. Il faut en rendre compte.

Comment se pose le problème de la science du point de vue du prolétariat ? Tout d'abord, la définition bourgeoise de la science, définie à chaque instant par la coupe transversale de ses résultats, classés en outre en disciplines, est irrecevable.

Si l'on est un dialecticien il faut considérer la science, de même que toute chose, comme un mouvement, un processus. [Nous verrons justement plus loin que cette conception de la dialectique gêne à ce point Lecourt qu'il l'étiquette d'ontologiste, pour tenter de s'en débarrasser.]

Ce processus n'est lui-même que l'articulation de contradictions parmi lesquelles, comme le note Desanti, il faut, pour la science, repérer la contradiction homme / nature et les contradictions de classes. Il ne nous sera pas nécessaire de développer de façon plus précise

l'articulation de ces contradictions (ce qu'essaie Desanti) pour en tirer déjà les conclusions suivantes. Si la science est processus, ce ne sont pas ses résultats ponctuels, mais le processus dans son ensemble qui est enjeu de lutte de classes (ce qui ne manque pas d'ailleurs d'avoir des conséquences sur les résultats et surtout sur les résultats pris dans leur ensemble). Autrement dit, la question centrale est, comme toujours en politique : qui dirige ? Quelle classe dirige le processus science ?

Cette question est incontournable, voilà précisément pourquoi Lecourt, bien sûr, ne se la pose pas. Bien évidemment, la direction dans la science ne tombe pas comme un fruit mûr dans les mains du prolétariat quand il prend le pouvoir d'Etat, il doit donc lutter pour la prendre. Il est clair aussi que cela implique la transformation radicale du processus bourgeois, en particulier des savants eux-mêmes, de leur conception du monde, de leurs rapports aux masses et à la production.

La Révolution culturelle prolétarienne nous permet aujourd'hui de mieux mesurer la complexité de la lutte de classes dans ce domaine, complexité à la mesure de la résistance acharnée que la bourgeoisie, l'ancienne comme la nouvelle, met à y garder ou à y conquérir des positions. Elle en connaît en effet fort bien l'importance.

La G.R.C.P. nous met du même coup aussi sur la trace de ce que furent des erreurs des Soviétiques, erreurs qui se soldèrent en fin de compte par l'échec du prolétariat.

Car, si la science comme processus est enjeu de lutte de classes, il faut bien qu'elle soit aussi quelque part l'affaire des larges masses. On ne peut éviter la question des moyens par lesquels les masses populaires, jusqu'alors maintenues dans l'ignorance par la division sociale du travail, vont pouvoir jouer un rôle direct actif dans le processus de production scientifique.

L'importance des transformations à opérer, des différences à

réduire, indique assez la longueur de ce processus qui, ayant la lutte de classes pour axe, met nécessairement en jeu, dans une dialectique particulière, trois termes : masses / parti / Etat.

Or il semble bien qu'en U.R.S.S. le premier terme de cette dialectique ait été largement sous-estimé.

Le parti bolchevique a eu raison de formuler la directive d'application des techniques lyssenkistes ; ce qu'il n'a pas su faire, c'est systématiser les idées des masses paysannes sur les premiers résultats de ces techniques. Il en aurait ainsi inéluctablement vu les limites, là où il n'a voulu voir qu'une mauvaise application.

Cela traduit une attitude de méfiance à l'égard des paysans. Pour attaquer la bourgeoisie dans le domaine des sciences, les bolcheviks n'ont marché que sur une jambe : le parti et pas les masses. On en connaît la conséquence ; parti et Etat finissent alors par s'identifier.

C'est au parti seul qu'incombera la destruction de l'Académie. Il croira pouvoir le faire en tirant de lui-même ses armes théoriques (une science prolétarienne erronée) et pratiques (la violence étatique) ; il finira en réalité par se placer entièrement sur le terrain de la bourgeoisie.

Ces indications simplement pour illustrer ceci : être marxiste, c'est prendre pour guide la lutte de classe et la politique prolétarienne.

6. Détour par l'histoire sereine de la biologie

Le long développement de Lecourt sur « Lyssenko et la thèse de l'hérédité, un finalisme biologique » est a priori inattendu, car il nous a été dit en avant-propos que c'est désormais un jeu d'enfant de dire que Lyssenko était un charlatan. Alors, à quoi sert de redémontrer que Lyssenko, pour attaquer Mendel, commence par déformer complètement ses thèses, et que ses références à Darwin n'en sont pas puisqu'il contredit aussi Darwin sur des

points essentiels ?

C'est que ce chapitre est l'adagio de la sonate. Après la violence du premier mouvement où l'on a vu la science instrumentée par la politique, nous allons respirer un peu dans la sérénité du pur procès de la production scientifique. Lecourt nous fait ici l'histoire bourgeoise d'une science se développant en dehors de la lutte des classes.

Tout au plus y entendra-t-on l'accord de quelques « ruptures épistémologiques », mais on se refusera évidemment avec la dernière énergie (en particulier à propos de Darwin et de la dette qu'il reconnaît avoir auprès de l'expérience séculaire des éleveurs) à envisager par quelles médiations la thèse « le peuple seul est le créateur de l'histoire » est vraie aussi pour l'histoire des sciences.

Nous ne nous étendrons pas sur ce passage, sinon pour dire que cette promenade dans le calme et le silence des laboratoires a surtout pour but de rendre encore plus odieux l'effroyable « drame » qui va suivre avec l'entrée en scène de la version ontologique du matérialisme dialectique.

7. Le matérialisme dialectique gravement compromis... et achevé

Monod a dit : « Lyssenko accusait les généticiens de soutenir une thèse radicalement incompatible avec le matérialisme dialectique, donc nécessairement fausse. Malgré les dénégations des généticiens russes, Lyssenko avait parfaitement raison. La théorie du gène comme déterminant héréditaire invariant au travers des générations, et même des hybridations, est en effet tout à fait inconciliable avec les principes dialectiques. » [Le Hasard et la Nécessité, Seuil, 1970, p. 46.]

C'est Lecourt qui cite, et qui se trouve donc immédiatement requis,

en tant que marxiste, de sauver la dialectique de cette embarrassante incompatibilité.

[Entreprise risquée, il va sans dire, et qu'avait déjà, parmi bien trop peu, tentée Althusser, comme Lecourt le rappelle en note. La vie de nos théoriciens « oppositionnels » du P.C.F. est décidément bien dangereuse!]

Il est en effet incontestable que Lyssenko proclame sa théorie comme seule cohérente avec le matérialisme dialectique. C'est donc soit que le matérialisme dialectique est faux, ce qu'affirme Monod, soit que ce à quoi se référerait Lyssenko pour justifier son « finalisme biologique » n'en est qu'une caricaturale déformation.

Lecourt fait remarquer que, si Lyssenko a quitté le devant de la scène, la philosophie qui l'inspirait n'a cependant pas été explicitement critiquée. Il est donc, lui, le premier à tenter cette critique, expérience évidemment périlleuse... mais il va le faire tout de même pour sauver le marxisme, quitte à « prendre le risque de mettre en jeu tout ce que nous savons ou croyons savoir de la philosophie marxiste ».

Si l'on examine les critiques « philosophiques » des lyssenkistes à la génétique que rapporte Lecourt, on voit qu'elles se fondent en réalité uniquement sur une thèse : la transformation de la quantité en qualité.

Cette thèse est énoncée par Engels dans *La Dialectique de la nature* et reprise par Staline dans *Le Matérialisme historique et le Matérialisme dialectique*, au sein d'un ensemble qui, pour Staline, définit « les traits fondamentaux de la méthode dialectique marxiste », et qui peut se résumer ainsi :

1) L'interdépendance générale de tous les phénomènes.

2) Le principe de mouvement : « Selon la méthode dialectique, il n'y a d'invincible que ce qui naît et se développe. »

3) La transformation de la quantité en qualité, mais conçue (en cela il diffère d'Engels) clairement comme dialectique d'une accumulation quantitative graduelle et de ruptures qualitatives soudaines, faisant passer d'un état à un autre.

4) La loi des contraires, conçue comme « contenu interne du processus de développement ».

La première question à se poser, c'est le statut de la troisième thèse dans la dialectique matérialiste ; la seconde porte sur l'utilisation qu'en fait Lyssenko.

Lecourt, et nous ne ferons plus maintenant semblant de nous en étonner, ne le fait pas. Or, si l'on considère l'histoire même des formulations successives de la dialectique matérialiste, il apparaît que cette thèse n'a pas, à elle seule, de caractère dialectique affirmé, qu'elle n'est en tout cas pas le noyau de la dialectique, que Lénine ne la considère que comme un cas particulier de la thèse beaucoup plus générale du passage de chaque détermination en son contraire, et que Mao n'en parle même pas dans «De la contradiction».

[Selon une note qui lui est attribuée par Stuart Schram, il aurait affirmé : "La transformation de la qualité en quantité, et inversement, n'est rien d'autre que l'unité de la qualité et de la quantité considérés comme des contraires."]

Pour Lénine, comme pour Mao, le noyau de la dialectique, c'est la loi de l'unité des contraires dans laquelle « l'unité (coïncidence, identité, équivalence) des contraires est conditionnelle, temporaire, relative. La lutte entre contraires s'excluant mutuellement est absolue, comme sont absolus le développement et le mouvement ». Autrement dit : « Un se divise en deux. »

Il s'ensuit que cette thèse, dans sa formulation par Staline et encore plus par Engels, laisse grande ouverte la possibilité de son utilisation mécaniste et évolutionniste vulgaire, ce que précisément va faire Lyssenko.

Lecourt, lui, va chercher ailleurs la racine du mal, dans une « version ontologique du matérialisme dialectique » qui serait l'oeuvre de Staline.

Voici ce qu'il dit (p. 140) : « Rien n'est plus instructif pour saisir l'essentiel de ce que nous appelons l'interprétation « ontologique » du matérialisme dialectique que de procéder à la confrontation des énoncés de Staline aux thèses léninistes dont il prétend s'autoriser.

Nous allons le faire sur un point particulier mais évidemment capital : la conception de la dialectique. [...] Lénine écrivait :[...] : « La condition pour connaître tous les processus de l'univers et leur « auto-mouvement », dans leur développement spontané, dans leur vie vivante, est de les connaître comme unité des contraires. Le développement est « lutte » de contraires. »

Staline, quant à lui, écrit : « D'après la méthode dialectique de la connaissance de la nature, les phénomènes de la nature sont éternellement mouvants et changeants, et le développement des contradictions de la nature est le résultat de l'action réciproque des forces contraires de la nature.. »[...] De ce que Lénine énonce comme une « condition pour connaître » les processus de l'univers, Staline fait une loi de l'univers lui-même, inscrivant dans l'être le présupposé (philosophique) de sa connaissance.

La thèse dialectique fondamentale de l'unité des contraires qui, d'après Lénine, a pour fonction de permettre au processus de la connaissance scientifique de la nature (et de la société) de surmonter les mystifications idéalistes qui tendent à figer ces résultats en autant « d'absolus », qui permet donc à la connaissance de progresser, devient chez Staline une loi de la nature même (et de la société) dont la

connaissance humaine n'aurait qu'à se faire le « miroir » pour être « valable ». »

Opposer Lénine à Staline, apparemment sur la question de la dialectique, en fait sur la question du matérialisme dialectique, comme le fait Lecourt, c'est une falsification ouverte de la position de Lénine en philosophie.

Lénine, dans les Cahiers philosophiques, affirme synthétiquement : « On peut définir brièvement la dialectique comme théorie de l'unité des contraires. »

Sur quoi repose cette définition de la dialectique ? Sur l'énumération détaillée des seize éléments de la dialectique que discerne Lénine lorsqu'il entreprend la clarification analytique d'un chapitre de la Grande Logique de Hegel. Dans cette énumération, l'assignation matérialiste de la dialectique est notifiée de façon diverse en plusieurs points. Mais un de ceux-ci nous intéresse tout particulièrement ici, c'est le point 5. « La chose (le phénomène, etc.) comme somme et unité des contraires. »

Et Lecourt d'affirmer malgré cela : « De ce que Lénine énonce comme condition pour connaître les processus de l'univers, Staline fait une loi de l'univers lui-même, inscrivant dans l'être le présupposé (philosophique) de sa connaissance. » Lecourt, comment s'appelle ce genre de falsification, et quel nom méritent ceux qui s'y livrent en connaissance de cause ?

Nous le voyons, pour Lénine est « inscrit dans l'être le présupposé philosophique de sa connaissance ». Tout être est unité des contraires. Staline ne fait que s'en tenir sur cette question au léninisme.

Par contre, Lecourt ne s'en tient nullement au léninisme. Il est vrai que, si l'on veut connaître réellement, c'est-à-dire s'en tenir

sur les positions du matérialisme, il faut s'en tenir aux choses telles qu'elles existent (unité des contraires). C'est là la seule « condition pour connaître ». Voilà ce que veut dire Lénine lorsqu'il parle de « condition pour connaître ».

Pour Lecourt, la loi de l'unité des contraires, c'est-à-dire la dialectique, n'est qu'un schéma pour la connaissance. Lecourt, en fait, assigne à la dialectique une fonctionnalité logique subjective, en lui dénigrant le droit d'être la chose en soi. Cela revient à séparer l'être et la pensée dans le procès de connaissance.

Cette conception purement kantienne de la dialectique qu'a Lecourt - penser la dialectique comme logique fonctionnelle et non comme l'être - façonne une philosophie idéaliste avouée, puisqu'elle donne l'être comme ce qui est soumis, en fait, à des lois impensables, c'est-à-dire inconnaissables. On nous propose la connaissance comme interprétation du réel, et non appropriation tendancielle et asymptotique de la chose en soi en chose pour nous. C'est en fait détacher la connaissance de l'objet, nier le caractère matérialiste de la connaissance.

Nous sommes ici dans les sables qui bordent le vieil idéalisme subjectif (encore kantien). Il ne reste plus à Lecourt qu'à nous parler de la chose en soi comme « au-delà » de la connaissance, comme inconnaissable.

Bref, althussériens, encore un effort et vous serez kantien. Et qu'est-ce, en fait, que la « version ontologique du matérialisme dialectique » ? C'est le léninisme. Il y a effectivement chez Staline affaiblissement du contenu révolutionnaire de la dialectique qui se traduit par le fait qu'il n'en dégage pas suffisamment le noyau : unité des contraires, un se divise en deux, la lutte comme absolue, l'unité relative".

Mais cela n'a rien à voir avec ce que raconte Lecourt, qui se range servilement à la queue de la minable file des critiques bourgeois

de Staline.

Revenons au projet de Lecourt : il prétendait sauver la dialectique mise en flagrant délit de contradiction avec la génétique. En fait de sauvetage, c'est un assassinat. Faire de la dialectique une thèse critique pour la connaissance, c'est la vider de son contenu subversif, de son contenu révolutionnaire.

Qui reconnaîtra dans cette version althussérienne ce que Marx en disait : « Sous son aspect rationnel, la dialectique est un scandale et une abomination pour les classes dirigeantes et leurs idéologues doctrinaires, parce que, dans la conception positive des choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire, parce que, saisissant le mouvement même dont toute forme faite n'est qu'une figuration transitoire, rien ne saurait lui en imposer parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. » Et, en effet, quand il s'agit de rassurer des savants bourgeois, on ne va tout de même pas leur dire que leur conception du monde et de la pratique scientifique sera « fatalement niée » par la révolution prolétarienne.

8. Notes éparses pour éviter une question brûlante

Reste malgré tout pour Lecourt à expliquer dans quel but la philosophie s'est ainsi emparée de la science, quelle fut la fonction de cette théorie des deux sciences après 1948.

Là, prudence extrême. Sur ce terrain, sans doute encore plus miné que les autres, il faut avancer à pas de loup.

Quelques hypothèses, et ce sera tout :

- Les deux sciences permettraient de situer la lutte de classes chez les intellectuels pour mieux la nier dans les masses.

- Les intellectuels formeraient une couche privilégiée du régime, mais ils seraient tenus et enchaînés à la dictature par le dilemme suivant :

- abandonner toute prétention scientifique, être pour la théorie des deux sciences et avoir sa datcha,
- jouer à Galilée et se retrouver au goulag.

Lecourt parle de dictature, de démocratie, de privilège, de couche sociale. Mais Lecourt sait très bien (au besoin, pour se rafraîchir les idées, il peut lire son ami Balibar qui a laborieusement commis un livre mécaniste et anhistorique sur cette question) que, pour un marxiste, toute dictature est une dictature de classe, et qu'il s'agit donc de prendre position sur la nature de classe de l'Etat soviétique, avant la mort de Staline, et, après, sur les rapports sociaux qui s'y sont développés, et que ce n'est qu'à partir de là que l'on peut envisager correctement la question de la superstructure et des intellectuels.

Mais là bien sûr n'est pas son propos.

9. Pour conclure

Résumons-nous. Que cherche Lecourt avec ce livre : réconcilier et rallier des intellectuels et des scientifiques au PCF. Que fait-il pour cela ?

Il explique le délire par l'aberration. Il explique en effet le « délire » Lyssenko par une série de deux aberrations historiques : la science saisie par autre chose qu'elle-même ; mais les conditions de ce détournement sont tellement historiquement assignables que c'en est rassurant : nous ne sommes pas un peuple de paysans misérables sortant d'une guerre civile, et le PCF n'en tient plus pour la philosophie d'Etat.

Toute cette « démonstration » est parcourue par cette « évidence » que la science est en dehors de la lutte des classes, et argumente à coup de thèses faussement marxistes qui n'ont pour but que de conforter cette « évidence ».

Il s'offre en plus le plaisir de pimenter l'ensemble par de fréquentes allusions au caractère dangereux de son entreprise. Quand il s'agit de louer son courage et de se donner de l'importance, Lecourt estime qu'on n'est pas mieux servi que par soi-même.

Revenons maintenant à Althusser et à son prétendu primat heuristique de l'erreur. Etre marxiste, c'est être à l'école de l'histoire, à l'école de la lutte des classes, de ses acquis et de ses développements actuels dans la révolution mondiale. Que révèle cette prétention à faire le bilan d'une erreur sans se référer le moins du monde aux développements historiques de la question ?

Que révèle cette conception de la connaissance complètement coupée de la pratique (et que l'on nous épargne les qualifications d'empiristes étroits, car il s'agit ici de la politique révolutionnaire des masses, de la lutte de classes sous direction du parti révolutionnaire) ?

Cela révèle clairement ce que l'on est : un faux marxiste, un politicien bourgeois travaillant pour sa boutique. Et ce n'est pas en se donnant des airs d'opposition marxiste-léniniste au sein du P.C.F. et en prétendant modestement être les seuls à lutter contre la « version ontologique dominante du matérialisme dialectique » que l'on peut brouiller les cartes.

Car cette prétendue version ontologique, si l'on entend par là la philosophie officielle en U.R.S.S. et celle des partis révisionnistes, n'est en aucune façon une « version » du matérialisme dialectique. C'est de la métaphysique dans une phraséologie marxiste, et elle

excelle en effet à « glorifier l'état de fait existant »(Althusser, p. 18).

Mais que fait donc Lecourt, sinon « glorifier l'état de fait existant » dans les sciences ? Voilà pour la nature de leur critique. Tout cela n'est malheureusement pas innocent.

Car, pendant ce temps, les Herzog, les Boccara, eux, théoriciens officiels du P.C.F., ne prennent pas de gants. Ils nous expliquent que, une fois les nationalisations faites, c'est la révolution scientifique et technique qui assurera le passage au socialisme. Socialisme = nationalisation + automation.

Cette miraculeuse révolution scientifique et technique ne sera en réalité comme aujourd'hui que le moyen d'accroître la division du travail et, au travers d'elle, l'exploitation, et Lecourt, même s'il affecte de faire la fine bouche devant ces thèses, fait tout simplement leur lit en prétendant protéger la science de la lutte de classes. Voilà ce qu'il en est de la prétendue opposition des althussériens. Tout comme les autres, ce sont bien les théoriciens du projet de capitalisme d'Etat du P.C.F.

Veut-on une autre indication de la nature de leur entreprise ?

On la trouvera dans l'accueil fait par la presse et les intellectuels bourgeois au livre de Lecourt : soulagement général, « enfin un "marxiste" qui dit ce que nous avons toujours dit ! »

Des remarques cependant :« Pourquoi Lecourt éprouve-t-il le besoin de continuer à se dire marxiste ? Il doit y avoir anguille sous roche, car, après tout, Monod avait très bien dit tout cela !»

Dans quoi se reflète à la fois l'unité fondamentale des deux bourgeoisies et leur rivalité.